

grenouilles demandant un roi. Il paraît qu'ils sont bien rares, puisque les Moldo-Valaques en sont réduits à débaucher un simple lieutenant de la garde royale de Prusse. N'est-ce pas le cas de dire, avec le poète :

Peuples qui mendiez des rois, Dieu vous bénisse !

Il faut reconnaître d'ailleurs que c'est un acte de courage et d'abnégation que d'accepter aujourd'hui, j'argue temps d'unification à outrance, la couronne d'un petit royaume. Les petits ont tort aux yeux des grands hommes d'Etat qui mènent à présent le monde. On ne se gêne pas pour leur dire qu'ils n'ont d'autre droit que celui d'être tôt ou tard annexés. Ainsi M. Vonder Pfordten, le ministre des affaires étrangères de Bavière, n'était pas plutôt nommé par la Diète pour représenter à la conférence la Confédération germanique, que la Prusse par ses organes officieux, protestait contre la présence de ce diplomate à l'aréopage des grandes puissances. Les journaux dévoués à M. de Bismark prétendent que, lorsque l'Autriche et la Prusse sont représentées, l'Allemagne l'est dans ses éléments les plus essentiels, et que cette immixtion de la triade ne peut que hâter la dissolution de la Confédération. Il est vrai que l'Autriche qui prend son point d'appui à Francfort, répond en remettant entre les mains de la Diète le règlement de la question des duchés dont elle convoque les représentants pour qu'ils expriment les vœux du pays. Mais on

sait ce que valent ces concessions de l'Autriche, et, le danger passé, les vœux des duchés iront rejoindre les neiges d'antan.

Heureusement pour les peuples, toute cette vieille politique est usée, percée à jour, et il n'est plus de diplomates assez habiles pour triompher de l'esprit libéral et progressif qui anime les générations actuelles. Le vieux Metternich, le vieux Palmerston, s'ils vivaient encore, auraient beau se donner la main pardessus la France et combiner leurs vieux plans de 1815, ils en seraient pour leurs peines, et leurs finesses se briseraient comme des fils d'araignée devant le souffle puissant du dix-neuvième siècle. Le temps de l'intrigue est passé, et la diplomatie ne trompe plus qu'elle-même. On peut lui appliquer ce mot d'un ancien : *Malitia suum ipsa venenum bibit.*

Je m'aperçois un peu tard que je ne vous parle aujourd'hui que de politique. Pour ne pas retomber, le mois prochain, dans la même faute, je vais aller, en pleine Suisse saxonne, recueillir auprès de quelques amis, plus amoureux d'Horace que de Polybe ou de Grotius, une petite moisson de faits littéraires qui me fourniront le sujet de ma prochaine lettre. Je renonce à débrouiller l'écheveau germanique, je consens à être dévoré par le Sphinx, et je dis à la politique et aux diplomates :

Sat me lusistis, ludite nunc alios.

KOLLAND